

« Smara, ville de nos illusions ». Les carnets de route de Michel Vieuchange en tant qu’autobiogéographie

“Smara, the city of our illusions”.
Travel notes by Michel Vieuchange
as autobiogeography

Małgorzata Sokołowicz

Université de Varsovie

malgorzata.sokolowicz@uw.edu.pl

<https://orcid.org/0000-0003-0554-8852>

Abstract

The present paper focuses on the travel notes by Michel Vieuchange (1904-1930), a young Frenchman who decided to reach Smara, a holy Muslim city located in the middle of the desert, to describe it, and to draw a map. His notes are to be analysed through the prism of autobiogeography. The term used by Michel Collot means telling your life through the places that has affected you. In the case of Vieuchange’s notes the geographical descriptions intervene with the description of the personality of the traveler and form a whole. The paper shows that three cities, Tiznit, Tigilit and Smara, mark three stages of the travel and correspond to different aspects of Vieuchange’s personality.

Keywords: Michel Vieuchange, travel literature, autobiogeography, Smara

La géocritique, écrit Bertrand Westphal, « se propose d’étudier [...] une véritable dialectique (espace-littérature-espace) qui implique que l’espace se transforme à *son tour* en fonction du texte qui, antérieurement, l’avait assimilé » (2000, p. 21). Ce procédé est très visible dans la littérature viatique : souvent, le voyageur – motivé par un point qu’il trouve sur la carte – décrit l’espace traversé dans sa relation de voyage

qui, avec le temps, devient inséparablement liée à cet espace et modifie sa perception. C'est, entre autres, le cas de la ville de Smara située au milieu du Sahara dont l'exploration a été décrite dans les carnets de route par Michel Vieuchange (1904-1930), jeune Français qui en a payé le prix de sa vie.

Diplômé ès lettres, Vieuchange trouve des informations sur la sainte cité musulmane interdite aux infidèles dans le *Vent de sable* (1924), livre-reportage de Joseph Kessel, et décide d'être le premier Européen qui y arrivera et décrira la route qui y mène (Rey Mimoso-Ruiz, 2016, p. 109 ; Meaux, 2015, p. 100). Voyageant vêtu en femme musulmane ou caché dans un couffin attaché à un chameau¹, faisant face à nombre d'obstacles, il réussit à pénétrer dans la ville, mais, épuisé, il meurt sur le chemin de retour, à l'hôpital militaire d'Agadir. C'est son frère, Jean Vieuchange, qui s'occupe de la publication de ses carnets de route parus en 1932 et préfacés par Paul Claudel. Grâce à ses soins, le livre devient connu du large public². En 1934, un officier espagnol, ému de la lecture, se rend dans la ville pour chercher des traces du jeune homme (Meaux, 2015, pp. 220-221). Le biographe de Michel Vieuchange, Antoine de Meaux (2015), fait le même chemin pour écrire son livre. La ville devient donc marquée par le jeune homme et ses écrits. Elle devient l'exemple de ce que Westphal constate dans son article : « L'espace transposé en littérature influe sur la représentation de l'espace dit réel » et « ré-orienta sa lecture » (2000, p. 21). Smara devient la ville de Michel Vieuchange, estampillée par son exploit et le sacrifice de sa vie. Dans notre article, nous examinerons ce lien inséparable qui s'est tissé entre l'homme et la cité, entre la littérature et la géographie, en nous servant de la notion d'autobiogéographie.

« Je prie [...] le lecteur de regarder cet *Itinéraire* moins comme un voyage que comme des Mémoires d'une année de ma vie », déclara Chateaubriand (2005, p. 55) dans la « Préface » à son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Cette phrase réoriente la relation de voyage en tant que genre. « Sous un titre qui semble annoncer un récit de voyage, on trouvera en réalité une autobiographie », commente Jean-Claude Berchet (2005, p. 21). Et Adrien Pasquali constate : « Métaphoriquement et mettant momentanément entre parenthèse, le *récit* du récit de voyage et la *graphie* de l'autobiographie, le terme *voyage* peut s'appliquer et à la vie (qui est un *long voyage*) et à la mort (qui est le *dernier voyage*) » (1996, p. 71). Pourtant, même au-delà du niveau métaphorique, le lien entre le récit de voyage et l'autobiographie existe : à partir de Chateaubriand, celui qui raconte son voyage, raconte aussi soi-même : ses réactions à l'altérité, au chemin parcouru, aux endroits visités. De ce fait, l'aspect autobiographique du récit de voyage s'attache à la géographie. Pour Michel Collot (2011), l'autobiogéographie veut dire relater notre vie à travers l'évocation des lieux qui nous ont

¹ Vieuchange parcourait les territoires qui n'étaient pas soumis aux autorités coloniales. Leurs habitants considéraient les Européens, et notamment les Français, les Allemands et les Espagnols, comme des agresseurs. S'ils les découvraient sur leur territoire, ils n'hésitaient pas à les tuer. La peur d'être découvert est présente dans les carnets de Vieuchange.

² Comme le rapporte Meaux, « [en] vingt ans, seize mille exemplaires de *Smara* furent vendus ». Le texte a été traduit en anglais et allemand et réédité en 1948 (Meaux, 2015, p. 21).

marqués. Elżbieta Rybicka (2020, p. 284) se sert du terme « auto/bio/géo/graphie » qui, selon la chercheuse, change la perspective habituelle de l'autobiographie. L'auto/bio/géo/graphie permet d'examiner l'influence des lieux sur la connaissance de soi et la création de soi en interaction avec l'espace géographique. Nous examinerons les carnets de route de Michel Vieuchange pour montrer comment les endroits décrits par le voyageur influencent sa perception de soi et sa façon de parler de soi.

Les carnets sont divisés en sept parties inégales : « Sous le déguisement féminin » raconte le chemin à Tiznit et celui de Tiznit à Tigilit ; le « Premier séjour à Tigilit » décrit de longues préparations au voyage à Smara ; la « Première tentative » retrace le premier voyage vers Smara, interrompu par un accident de l'un des guides, le « Second séjour à Tigilit » évoque une nouvelle attente pénible à Tigilit. « De Tigilit à Smara », « Smara » et « Le retour » se concentrent respectivement sur le nouveau voyage vers la ville désirée, l'arrivée et l'exploration de la cité et la fin du voyage non accompli à cause de la maladie du voyageur et sa mort. De cette division émergent visiblement trois villes : Tiznit, Tigilit et Smara qui influencent Vieuchange et déterminent sa vie. La ville, écrivent Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone dans leur *Autobiographie*, joue « le rôle d'un écran sur lequel on projette les images discontinues d'une vie » (2015, p. 31). Chez Vieuchange, ces trois villes (et leurs descriptions) deviennent un écran sur lequel s'esquisse la personnalité du voyageur, son auto-biogéographie. Chaque cité fait naître d'autres sentiments chez le voyageur, met en valeur d'autres traits de son caractère, s'inscrit différemment dans sa vie, le marque autrement. Nous le montrerons en trois mouvements : chaque ville désignera une étape du voyage et mettra en avant différents aspects de la personnalité de Vieuchange.

TIZNIT : UN ENTHOUSIASMÉ MEURTRI

Les premières notes de Vieuchange ne trahissent pas l'enthousiasme que le jeune homme ressent sans doute au début de son voyage. Le voyageur vient de se séparer de son frère³. Vêtu en femme berbère, il se déplace à pied avec ses guides et leurs femmes. Les phrases initiales sont très courtes : « On part. Babouches. Dès le début, j'éprouve beaucoup de mal » (Vieuchange, 1990, p. 21⁴). On peut dire que ces trois phrases résument le voyage tout entier. Le verbe « partir » dénote le mouvement, le chemin parcouru. Les « babouches », chaussures maghrébines, deviennent métonymie de l'altérité à laquelle Vieuchange doit faire face. La souffrance marquera tout son périple et aboutira à la mort du jeune homme.

³ Antoine de Meaux parle en détail de la relation unique des deux frères, « deux tranchants d'une même lame » (2015, p. 47), à travers son livre tout entier. Dans ses notes, Michel souligne à plusieurs reprises que le voyage est fait à deux, même si ce n'est que lui qui parcourt le désert. Ils l'ont rêvé et préparé ensemble. Pour les raisons de sécurité, Jean attend son frère au Maroc français, prêt à payer la rançon si son frère était captivé par les autochtones ou avait besoin d'une autre aide.

⁴ Dorénavant, on ne mettra entre parenthèses que V et le numéro de la page citée.

Le caractère de Vieuchange émerge justement des phrases courtes : « Quatre heures de route. Très pénible. Parfois je crois que ne pourrai plus » (V, 23). Dès le début, voyager veut dire lutter contre soi-même, contre les faiblesses de son corps. Mais le jeune homme ne pense pas céder : « Je marche. C'est mon seul but – suivre. Il n'y a plus ni jour ni nuit pour moi. Un seul besoin : atteindre. Je dormirai n'importe où, je souffrirai n'importe quoi » (V, 23). Le voyageur veut être en mouvement, découvrir l'espace. L'exploration et la description géographique se trouvent au centre de ses intérêts : « On aperçoit Tiznit à environ 2 kilomètres. Petits palmiers se détachant dans groupe de maisons aux toits plats, aux murs de terre. Clôtures de figuiers de Barbarie. Tout autour, le bled caillouteux et plat »⁵ (V, 23-24). Le voyageur prend des photos. Selon Alain Buisine, il procède ainsi à la domination symbolique de l'espace, à sa « défloration optique » (1993, pp. 158-159). Photographier veut dire non seulement voir, mais aussi éterniser la vue. Ensuite, les photos prises peuvent être regardées par les autres qui répètent – de cette façon – l'action du voyageur-photographe : ils découvrent l'espace qui – vu et examiné par de nombreux yeux – n'est plus vierge.

Même à cette première étape de son voyage, pleine de souffrance à laquelle le jeune homme n'est pas encore habitué, Vieuchange note tout ce qui se trouve devant ses yeux, choisit des points de repère pour se retrouver dans l'espace : « On avance dans cette plaine caillouteuse. Sur la droite, Tiznit avec ses remparts, ses toits plats, sa mare de verdure et, dépassant un peu, les têtes des palmiers. Fermant la plaine sur la gauche et devant : le djebel – chaîne assez médiocre, du moins vue d'ici » (V, 27).

Tiznit est un point de repère spécial, c'est la dernière ville du « pays soumis » au-delà de laquelle commence la « terre des dissidents » (V, 27). Le voyageur entend « une sonnerie militaire française » qu'il appelle « adieu de l'Occident » (V, 27). Tiznit est une frontière entre le monde connu, au moins partiellement français⁶, et l'inconnu, l'aventure. Au début, il paraît que l'aventure est bien préparée : Vieuchange lit tout ce qu'il peut trouver à ce sujet, consulte toutes les cartes disponibles, visite régulièrement la Société de Géographie (V, 153 ; Meaux, 2015, pp. 110-111). Il semble savoir à quoi il peut s'attendre :

Je fais préciser [...] notre itinéraire. D'ici l'oued Dra, en passant par El Akhas, quatre ou cinq jours de marche, je crois. [...] Repos d'un jour ou deux dans la région de Goulimin. Puis départ [...]. En sept jours à Smara, si nous ne prenons pas de repos – huit ou neuf jours autrement. À Smara, le temps que je voudrai (V, 36).

L'expédition doit durer deux semaines à peine au bout desquelles Vieuchange deviendrait un explorateur à succès, un héros. L'enthousiasme attendu apparaît dans le texte :

⁵ Dans ses carnets de route, Vieuchange omet parfois les articles. Nous reproduisons fidèlement l'édition citée.

⁶ Vieuchange fait son service militaire au Maroc, le pays ne lui est pas entièrement méconnu (Meaux, 2015, p. 66).

« Longue étape (la plus longue je crois que nous ayons accomplie : de 4 heures [du matin] à presque 2 heures [de l'après-midi]), qui nous permet de traverser un massif et d'entrer dans la vallée de l'oued Noun. Savoir que je foule cette vallée me rend ma gaieté » (V, 41). Le voyage lui permet de faire revivre la carte géographique, traverser le territoire décrit dans les livres lus, le reconnaître. Et cela donne la joie, fait oublier la souffrance physique.

Pourtant, c'est déjà à cette première étape du voyage que Vieuchange commence à se rendre compte du fait que l'expédition risque d'être plus dure que prévu. La nuit, il fait tellement froid qu'il pense « à un lit tiède, à un corps aimé contre [lui] » (V, 48). Le jour, le paysage est si monotone qu'il ne permet pas au jeune homme de reconnaître où il se trouve : « [...] en marche de nouveau à travers cette plaine bordée des mêmes monts bas, usés, orientés je crois nord-nord-est, sud-sud-ouest (mais je ne puis trop affirmer, maniement difficile de la boussole – de même pour notre marche, orientée vers le sud-sud-ouest) » (V, 52). Cela introduit un malaise, diminue l'enthousiasme. La vie de Vieuchange-voyageur s'attache visiblement à la géographie. Lorsqu'il la comprend, il est content. Quand il n'arrive pas à reconnaître le terrain, à le retrouver sur ses cartes, à mesurer l'espace, il se sent mal.

Mais ce qui est le plus difficile à supporter, c'est la lenteur du voyage : « Nous ne partons pas !!! [...] Impossible de comprendre clairement pourquoi... Nous partirons paraît-il à trois heures du matin. Que cela me dégoûte, ces départs toujours remis, ces horaires toujours modifiés. [...] Je finis par croire que c'est une tactique » (V, 54-55). Vieuchange croit que ses guides agissent contre lui, mais en même temps il est entièrement dépendant de ces gens dont il ne parle même pas la langue (Sokołowicz, 2022, pp. 201-203).

Tiznit symbolise donc la première étape du périple. C'est une ville-frontière entre le territoire français et la terre insoumise, entre le connu et l'inconnu, entre le confort et le défi. Dans la suite des notes, sa symbolique devient polyvalente. Parfois c'est la figure de l'échec, du retour forcé : les guides le menacent de retourner à Tiznit, s'il ne leur donne plus d'argent (V, 66). Parfois, celle de la victoire : Vieuchange se voit dans ses rêves revenir à Tiznit après avoir exploré Smara (V, 177). Ce début du voyage, marqué par la ville de Tiznit, montre aussi que les notes de Vieuchange ne se composent pas uniquement des descriptions du chemin traversé, mais aussi de l'autoportrait du voyageur qui émerge en filigrane : celui d'un homme qui souffre physiquement, mais qui se laisse porter par son enthousiasme, prêt à tout pour réaliser son rêve.

TIGILIT : UN PRISONNIER DÉSESPÉRÉ

La première partie des notes se concentre donc sur le mouvement. Tiznit est un point de départ, une frontière rapidement franchie. La cité symbolise aussi la première épreuve que le jeune voyageur doit traverser, qui l'initie à la souffrance liée

à la marche et à la vie dans le désert. Tigilit, étape suivante et ville où les voyageurs doivent récupérer leurs forces et préparer la suite de l'expédition, devient rapidement un piège, une prison.

Le voyageur y arrive après vingt-trois heures de marche, « les pieds en morceaux, assoiffé, mort » (V, 59). Le jeune homme avoue : « Je renonce à dire ce que j'ai pu endurer. Du rocher, du rocher, des pierres coupantes. Toujours je croyais être arrivé et toujours il fallait repartir » (V, 63). L'espace à traverser devient de plus en plus hostile, de plus en plus immaîtrisable. C'est pourquoi d'abord la ville de Tigilit est considérée comme un lieu de repos désiré. Vieuchange pense de nouveau à la fin de son voyage : « sept jours pour aller à Smara – trois jours y rester – sept jours pour en revenir – cinq, six ou sept jours à Tigilit pour faire reposer les bêtes... etc., et retour, moi toujours en homme, à chameau, en voyageant la nuit, de Tigilit à Tiznit » (V, 65). Le temps de l'expédition s'allonge un peu, mais le voyageur est content de ne plus devoir porter le déguisement féminin ni marcher à pied.

Pour ne pas être découvert par les habitants de la ville, il passe le temps dans une petite pièce où il dort, mange, écrit et pense. Cet espace restreint encourage la réflexion :

Rachat des jours invertébrés...

Entré dedans l'action, dans le cercle... dans l'acte même où tout est pur.

Me voici, l'ignorant, dans ces lentes années molles, bouillonnant, tourmenté, me voici entré là où tout [...], comme dans un organisme prêt la nourriture non choisie nourrit, améliore, où tout m'est nourriture comme jamais absorbée ; où chaque jour m'alourdit [...] (V, 69).

Lourd, parfois énigmatique, différent du style habituel de ses notes – plutôt clair et précis – l'extrait explique la motivation du voyageur. Son exploit vise à combler « le sentiment d'inutilité qui l'habite » (Rey Mimoso-Ruiz, 2006, p. 109), à « tuer le bourgeois en lui » (Meaux, 2015, p. 92). Vieuchange divise sa vie en deux parties : celle d'avant le voyage qui était vide de sens et celle du voyage qui donnerait une signification à son existence, qui devrait changer l'adolescent en homme, en héros. C'est le fantasme de la ville de Smara qui le « nourrit » et l'« améliore » : « C'est toi qu'il faut atteindre, le lieu qui, foulé, donne aux pas qui ont été vers lui une durable valeur. Toi seul confères à l'effort » (V, 69). Vieuchange personnifie la ville. Dans ses analyses de l'écriture autobiographique, Lejeune parle des « *fantasmes* révélateurs de l'individu » (1996, p. 42). Smara est le fantasme de Vieuchange : elle permet au voyageur de se définir, de donner un sens à sa vie.

Smara est aussi le sujet du futur livre à écrire. À Tigilit, Vieuchange pense à ce texte qu'il rédigerait à son retour et qui lui assurerait un succès littéraire. « Dire caractère de la reconnaissance : *un raid* » (V, 78), note-t-il. Le choix du vocabulaire, à fortes connotations militaires, montre que l'expédition est le substitut de la Grande

Guerre (Rey Mimoso-Ruiz, 2006, p. 109). Reconnaître le terrain, préparer la carte ressemble à une opération militaire. Le fait que Vieuchange est seul contribue encore à la grandeur de son exploit, fait de lui un vrai héros.

La reconnaissance du terrain étant la priorité du jeune homme, les descriptions du terrain doivent dominer dans le carnet. Même si Rey Mimoso-Ruiz (2006, p. 110) constate que « le texte du voyage de Vieuchange est plus proche des notes préparatoires à une œuvre de littérature qu'à une expédition géographique », il est visible que le voyageur tient à se concentrer sur la géographie. « Ai-je raison de parler de ces vétilles ? », se demande-t-il même, en se référant aux petites méchancetés commises à son égard par ses guides (V, 84). Il doit économiser le papier pour parler de l'espace, de Smara. Les émotions du voyageur apparaissent un peu « à côté » du texte qui doit servir surtout à l'essor de la géographie. « [L]a préoccupation de l'itinéraire à tracer l'emporte [...] sur celle des notes égoïstes à prendre. [J]e me prépare avec conviction à faire le mieux possible un relevé topographique » (V, 86). C'est le relevé topographique qui est le but du voyage et des écrits du jeune homme.

Mais comment préparer le relevé si l'on ne bouge pas ? Les guides ont du mal à trouver des chameaux et multiplient des obstacles. « Que c'est long ! Je suis tapi ici comme un malfaiteur ! », s'exclame Vieuchange (V, 77). En effet, il ne peut pas quitter la pièce pour ne pas trahir son identité et corrompre le projet. Il se plaint : « Voici huit jours que je suis ici, dans cette pièce où je ne puis guère me tenir debout, où il faut que je choisisse les endroits où loger ma tête sans me baisser, où la couverture et les nattes contiennent des poux » (V, 86). La claustrophobie contraste avec la volonté de conquérir (et décrire) l'espace. Cette volonté indomptée se manifeste d'ailleurs dans le comportement de Vieuchange qui, dans sa pièce, trouve un trou dans le mur qu'il agrandit pour pouvoir y mettre son appareil et ses jumelles. Ainsi, il peut travailler :

Demeuré longtemps à plat ventre, devant un trou du mur, à fouiller à la jumelle la partie de Tigilit que je puis voir et les environs. [...] La montagne, au pied de laquelle, se colle l'oued qui en épouse les sinuosités – massifs jaunâtres ou plutôt peut-être rosâtres avec des couches brunes (V, 97-98).

Il veut noter tout et refuse catégoriquement de gaspiller le temps : même en restant enfermé dans la pièce, il essaie de voir et de décrire l'espace.

Pourtant, malgré ces efforts, le temps est gaspillé. Les guides refusent de partir. « Tout cela, cette longue attente, m'use les nerfs », avoue le voyageur (V, 95). Tigilit est une épreuve psychiquement plus dure que la marche de la première étape du voyage : le jeune homme doit lutter contre lui-même, son impatience et les scénarios noirs.

D'ailleurs, l'un de ces scénarios se réalise. Quand Vieuchange quitte finalement Tigilit, l'un des guides se blesse le pied et ils doivent opérer un demi-tour. « Ici de nouveau », note Vieuchange lorsqu'il revient à Tigilit (V, 129) et cette phrase dénonce

toute l'amertume du voyageur. Au début, il essaie de se consoler : « Si nous reprenons le même chemin, je ferai un itinéraire, relevé topographique (avec photos) très bon, je pense. Sinon, je relèverai autre route. De moins en moins de pittoresque, mais de l'utile. Tel mont, tel chemin, tel passage » (V, 131). Il cherche des points positifs de la situation et montre clairement ses priorités : la géographie et non pas le pittoresque.

Mais, en général, le second séjour à Tigilit est, plus encore que le premier, synonyme de l'attente paralysante. « Longues et pénibles heures d'attente » (V, 146), note Vieuchange le 19 octobre. « Toujours à Tigilit » (V, 149), écrit-il le 21 octobre. Plus tard, le même jour, il ajoute : « Parfois véritables accès de rage qu'il faut contenir : l'addition des jours dans cet affreux taudis, les mouches qui s'en mêlent, les maux de tête, les poux, les courbatures, les plaies » (V, 150). Le voyageur continue à lutter contre lui-même et ses émotions. Il essaie de se contenir, mais cela n'est pas toujours facile. C'est lors du second séjour à Tigilit qu'il note les phrases les plus dramatiques :

De cette attente pénible, Smara devient pour moi une chose aride. Moi-même tout entier me dessèche pour ainsi dire ; ma tête se resserre autour de cette seule volonté que je sens en moi, dure, irrévocable : en finir, atteindre mon but. Et cette évocation même ne me donne pas de joie. Je ne puis faire naître cette exaltation qui m'emporte à d'autres moments. Je ne suis que crispé. Je n'ai aucune parcelle de douceur en moi. Je ne puis plus penser aux miens, à l'avenir, au passé. Je me sens dans un éloignement, dans une solitude presque inhumaine. [...] Les jours ne comptent plus. Je suis un peu comme le joueur qui perd et qui s'entête (V, 152).

Vieuchange croit que sa vie, c'est Smara. La ville le remplit, le constitue en quelque sorte. Un autre sens de l'autobiogéographie apparaît ici : dans le cas de Vieuchange, il n'y a pas de récit autobiographique sans géographie – le voyageur n'existe pas sans Smara, son existence est subordonnée à cette ville précise.

Le nouveau départ continue à être remis dans le temps. À bout de forces, Vieuchange annonce à ses guides : « je ne veux plus rester ici, je préfère le djebel ou Tiznit ou Smara. Mais partir d'ici où je suis comme mort » (V, 158). Tigilit veut dire la mort. Ne pas pouvoir atteindre Smara signifie pour Vieuchange ne pas vivre. Par conséquent, Tigilit signifie la partie la plus dure du voyage. Elle est synonyme de l'attente, de l'immobilité, de l'échec. L'enthousiasme du voyageur disparaît, il ne reste que l'amertume, le désespoir. C'est à Tigilit que Vieuchange se rend compte que sa vie est à jamais unie à Smara, qu'elle en dépend.

SMARA : UN OBSÉDÉ FIÉVREUX

« Smara, ville de nos illusions » (V, 96), note Vieuchange à Tigilit, le 2 octobre, un mois avant de pénétrer dans la cité désirée. La dernière étape de son voyage, le chemin vers Smara, est marqué par le mouvement continu entre réel et irréel (*cf.* Sokołowicz,

2022). Il se peut que cette irréalité de la ville résulte du fait qu'elle émerge du mouvement, du chemin qui y mène et, de ce fait, perd sa fiabilité et solidité (cf. Gregory-Guider, 2005, p. 423).

Après la première tentative d'atteindre la ville, qu'Antoine de Meaux (2015, p. 171) compare à « une descente en enfer », Vieuchange raconte :

Le raid [...] me reste dans la tête comme un rêve. [...]

J'avais une certaine ivresse – de fatigue.

Noter aussi à certains moments, sur la bête, assailli par le soleil, la fatigue, ce moi satisfait qui se dressait sur ses ergots, respirant le goût même de l'action, dans le fait purifiant même de l'acte. Se sentir enfin dedans, au cœur même, quel bonheur, quelle force cela donne. La tête éclate de joie, malgré la souffrance, les courbatures, le soleil, la soif (V, 136).

Le bonheur ressenti ressemble à un rêve. Le voyageur n'est plus sûr d'avoir réellement senti ce bonheur, mais montre clairement que son bien-être dépend de son succès, c'est-à-dire de la ville. Le voyage est une initiation (Meaux, 2015, p. 174) qu'il faut passer. Vieuchange ne s'imagine pas sa vie future si l'épreuve n'est pas réussie.

Il s'excite aussi d'être le premier Européen à traverser le terrain. « Me voici donc de l'autre côté du Dra. Je regarde ces monts, ces vallées et je suis le premier de ma race peut-être qui les voit » (V, 109), note-t-il lors de la première tentative d'atteindre la ville. Une phrase pareille apparaît lors du second voyage : « Je retrouve le bonheur d'avancer vers le but, de l'atteindre bientôt. Joie de regarder à droite et à gauche ces avalanches de rochers, ces gorges grandioses où je suis le premier de ma race à entrer » (V, 166). Le voyage devient une torture, mais les courts moments de bonheur sont ceux où il arrive à accomplir sa mission géographique, par exemple, en prenant des photos : « [J]'éprouve un vif plaisir. Enfoncé à 300 kilomètres, me dis-je, en pays inexploré, grand comme un tiers de la France, ces visions que personne n'a eues, je les fixe là » (V, 183).

En effet, il fait tout pour bien documenter sa traversée du Sahara : « [J]'ai marché le dernier, consultant ma boussole facilement, ma montre (cela est devenu impossible), tâchant d'évaluer la largeur de la vallée, la hauteur des monts. À présent j'inscris quelques chiffres » (V, 105). D'ailleurs, mesurer l'espace, essayer de le décrire permet de garder le contact avec la réalité. « Si je ne prenais pas ces notes au fur et à mesure, tout s'effacerait [...] », avoue le voyageur (V, 117). Les jours se ressemblent de plus en plus :

On marche, on marche. On peine. On se cramponne à une selle de chameau. On tâche de voir si c'est sud ou sud-ouest, ou ouest, ou est. On s'efforce de regarder la direction des montagnes, la nature du sol, de ne pas oublier l'eau, ici, ici. On s'efforce de tirer ses deux bobines par jour [...]. On photographie les paysages essentiels. La nuit, on se contente de noter dans sa tête, et à l'étape on inscrit (V, 117).

La vie est déterminée par la marche vers le but, vers Smara. Vieuchange se sert du pronom « on » et se distancie ainsi de lui-même, comme s'il perdait le contact non seulement avec la réalité, mais aussi avec lui-même.

En effet, le séjour à Tigilit privilégiait la réflexion ; la route, le mouvement exigent une concentration absolue. Rares sont les moments comme celui-ci :

Moi, monté sur la jeune chamelle [...], je puis penser tout à mon aise. Je me contempiais dans ces rêveries. La marche du chameau qui me porte doucement en avant, vers le but ; le balancement non douloureux du corps, tout travail fait : boussole vérifiant direction, yeux à droite et à gauche et devant pour fixer le relevé ; le sol de sable favorable à la marche sans heurts ; le paysage toujours le même [...] qui me laisse des loisirs ; la nuit qui m'interdit la photo (V, 176-177).

L'extrait montre que la priorité est le relevé. Le jeune homme peut s'occuper de lui uniquement quand il n'y a rien d'intéressant à noter : il est subordonné à l'espace et à sa mission de le décrire.

C'est pourquoi il accepte, lors de la dernière étape du voyage, d'être caché dans un couffin à sucre : « Je suis, là-dedans, replié comme un fœtus. Cette coque, cette impuissance absolue à faire le moindre mouvement, pied ou bras, étouffant, presque agonisante quand éprouvant le besoin de bouger insensiblement son pied meurtri, on sent l'impossibilité de le faire » (V, 178-179). L'immobilité forcée lors du voyage, l'impossibilité de voir quoi que ce soit semblent être une punition ultime pour celui qui veut voir tout (Buisine, 1993, pp. 159-160). Vieuchange commence à penser non pas à la mission, mais à sa fin : « Une fois mon travail accompli là-bas, il me semble que je serai soulagé d'un poids énorme. Je n'aurais plus à m'occuper que de moi. Je passerai avant tout » (V, 182). Mais lors du voyage, c'est Smara qui passe avant tout. Vieuchange n'existe pas indépendamment d'elle. Il attache sa vie à la ville.

Est-ce parce que Vieuchange sent qu'il disparaît sous ce « poids énorme » qu'il veut à tout prix accélérer le moment d'arriver à Smara ? La dernière étape est une fièvre continue : le jeune homme ne veut pas dormir, refuse les haltes. Il veut juste marcher : « Ne puis dormir. Actuellement deux ou trois heures de sommeil me suffisent. Ce nouvel arrêt, sur le point d'atteindre l'oasis, m'énerve. Tout à l'heure, dépourvu de joie, vide de tout, ouvert boîte de cerises » (V, 195). Les cerises rappellent la France, la maison, la vie normale, mais aussi la fin du voyage, la fin de la mission.

La rencontre avec Smara varie de ce que le voyageur a attendu. Au lieu de passer trois jours sur place, il y passe trois heures. La ville est vide, mais les guides craignent que la tribu nomade qui l'habite ne revienne et forcent Vieuchange de retourner. La première description de Smara suggère le caractère irréel de la ville : « [...] je n'aperçois, distinguant mal, qu'une cité de mirage : comme des terrasses de la même couleur que le sol que je foule, et une coupole jaune clair » (V, 198). Peu à peu, la ville invisible se découvre devant le voyageur : « la ville s'offre à moi sous son aspect le

plus impressionnant : face au désert que je foule, déserte elle-même... » (V, 200), ou peut-être est-ce juste ce qu'il croit. L'endroit qui sort de rêves et désirs est toujours flou et mal ancré dans la réalité (cf. Gregory-Guider, 2005, p. 424).

La nuit, sur le chemin de retour, Vieuchange revit la rencontre :

Me voici à présent ayant atteint mon but.

Comme l'ailier qui à travers l'équipe adverse va poser la balle entre les bois, comme la pierre d'une fronde, je me suis lancé jusqu'à Smara à travers 300 kilomètres de désert. Et aussitôt comme un plongeur pour une perle se hâte de remonter à la surface, cherchant à me dégager de ces lieux farouches, je dois retourner vers le nord (V, 203).

Parmi les figures dont Vieuchange se sert, celle du pêcheur de perles est la plus symptomatique. Le jeune homme connaît-il les risques auxquels fait face le pêcheur ? Devine-t-il qu'il est bien difficile de remonter à la surface, que parfois cela n'est pas possible ?

S'il ne le devine pas, il le remarque sur-le-champ. Selon Antoine de Meaux, la « longue agonie de Michel Vieuchange a commencé au sortir de Smara » (2015, p. 231). Les guides craignent toujours que le Français ne soit découvert. Ils le placent de nouveau dans le couffin, ils lui refusent, ce qu'il trouve le plus dur, son carnet, ils se moquent de lui. Son but accompli, Vieuchange semble perdre sa résistance habituelle : « Je ne puis retenir mes larmes. Je note tout ceci parce que, ici, je noterai tout – par sincérité », avoue-t-il (V, 209).

Après avoir atteint Smara, Vieuchange subit une transformation intérieure importante. Il se concentre effectivement davantage sur lui-même. Un autre homme émerge du texte : « Malgré tout, mon travail est accompli. J'ai rempli ma tâche. Je vais bientôt revoir les miens. Cela m'est doux de compter les jours » (V, 209). Il lui est, pourtant, de plus en plus difficile de compter les jours. Son corps, « simple instrument pour l'acte à accomplir » (V, 215), ne supporte plus les difficultés du voyage. Aux problèmes habituels s'ajoute la dysenterie. Vieuchange remplit sa tâche, mais ne revient pas en France.

Et cette tâche, l'a-t-il bien définie ? Les dernières phrases de la partie intitulée « Smara » s'adressent à la ville :

Trois heures seulement j'ai erré dans tes ruines – chassé aussitôt loin de toi. Et ces trois heures, je ne pus te contempler ni errer au hasard, ni m'asseoir un instant, te parcourant à pas pressés – comme un anatomiste –, comptant les travées de ta mosquée, les distances, relevant la position de tes édifices, et leur orientation (V, 205).

Il ne regarde pas vraiment : il mesure et décrit. Le géographe l'emporte sur l'homme de lettres.

Smara est donc une ville spéciale dans les carnets de route de Vieuchange : elle a un tout autre statut que Tiznit ou Tigilit. Fantasma, obsession, but et raison de son

voyage (ou même de sa vie), elle montre toute la détermination de l'explorateur, mais aussi dénonce de façon cruelle ce vide existentiel, ce besoin d'agir à tout prix qui a poussé le jeune homme au voyage et a fait taire son instinct de survie. La réédition du texte de Vieuchange porte un titre significatif : *Smara. Carnets de route d'un fou du désert*. Dans l'interprétation de l'éditeur, Vieuchange devient un fou et Smara est l'essence de son voyage, de sa vie et de sa folie.

CONCLUSION

En parlant de l'autobiographie, Philippe Lejeune écrit : « Pour étudier un genre, il faut lutter contre l'illusion de la permanence, contre la tentation normative, et contre les dangers d'idéalisation : à vrai dire, il n'est peut-être pas possible d'étudier *un* genre, à moins d'accepter d'en sortir » (1996, p. 8). À notre avis, cette phrase peut s'appliquer à l'étude de chaque genre, y compris celui de l'autobiogéographie : il est difficile de parler d'une réalisation idéale d'un genre autobiogéographique, de règles et de normes qui le constituent. L'essence de l'autobiogéographie se cache, selon nous, dans ses diverses réalisations, diverses tensions entre homme et espace. Westphal (2000, p. 21) écrit que les « relations entre littérature et espaces humains ne sont [...] pas figées, mais parfaitement dynamiques ». Les relations entre l'homme et l'espace sont elles aussi « parfaitement dynamiques » – il est indéniable que l'homme influence l'espace : la modifie, voire transforme, mais l'espace influence aussi l'homme, son caractère et sa vie. Il les métamorphose, lui aussi. Ainsi, l'écriture de l'espace peut devenir une écriture autobio(géo)graphique. Les carnets de route de Vieuchange en constituent un très bon exemple.

Même si le voyageur privilégie les descriptions de l'espace, la forme de ses carnets (entrées datées) fait aussi penser à un journal intime, genre autobiographique (cf. Lejeune, 1996, p. 14). « Le projet du journal intime, écrit Jerzy Lis, est [...] relativement transparent – partager avec autrui l'histoire de son drame quotidien » (1996, p. 25). Effectivement, Vieuchange nous fait part du drame de son voyage, de l'épreuve qui s'avère fatale. Certes, son « drame quotidien » est plutôt le drame quotidien de son voyage, mais son écriture, tout comme dans le cas du journal intime, joue « un rôle analogue à celui de la confession ou de la cure psychanalytique » (Girard, 1963, p. 109) et « dévoile surtout, en filigrane, les aspects les plus secrets de la personnalité de ce jeune homme mort d'avoir vécu son rêve » (Rey Mimoso-Ruiz, 2006, p. 111). Toutefois, elle le fait à travers la géographie, à travers le voyage et le relevé topographique qu'elle construit. Dans les notes, on voit ce mouvement continu entre l'espace et le moi. Il n'est même pas toujours possible de les séparer clairement et c'est la raison pour laquelle nous avons choisi de nous servir du terme d'autobiogéographie. Non seulement parce que l'espace influence le voyageur, sa vie (et sa mort), mais aussi parce que l'écriture de l'espace est inséparable de celle de la vie de Vieuchange.

Nous avons essayé de le montrer en esquissant le portrait de l'explorateur dans trois villes qui ont marqué les trois étapes de son voyage. Tiznit, ville-frontière, met en scène le jeune homme enthousiasmé, un peu souffrant après la première épreuve physique d'une longue marche, mais sûr de réussir. Tigilit, ville-prison, où à la souffrance physique s'ajoute la souffrance psychique de ne pas pouvoir bouger, de prolonger l'expédition à l'infini, fait apparaître le jeune homme qui veut obsessionnellement voir Smara, qui doit atteindre son but indépendamment du prix qu'il lui faudra payer. Smara, enfin, « ville des illusions », tellement désirée que la rencontre avec elle reste dans la sphère de rêves : même si Vieuchange la mesure, décrit en détail, elle semble lui échapper. Sa description expose en filigrane le voyageur fiévreux, obsédé, fou dont le corps refuse de résister à l'effort surhumain.

Et c'est ainsi que des carnets de voyage de Michel Vieuchange émerge un autoportrait du voyageur-géographe, un autoportrait qui se lit entre les lignes, à travers son itinéraire, à travers ses descriptions géographiques, un autoportrait qui est son autobiogéographie.

BIBLIOGRAPHIE

- Berchet, J.-C. (2005). Introduction. In F. de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* (pp. I-XX). Paris : Gallimard.
- Buisine, A. (1993). *L'Orient voilé*. Paris : Zulma.
- Chateaubriand de, F. (2005). *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. J.-C. Berchet. Paris : Gallimard.
- Collot, M. (2011). Pour une géographie littéraire. *Fabula-LhT*, 8. <http://www.fabula.org/lht/8/collot.html> [accès : 13.03.2022].
- Girard, A. (1963). *Le Journal intime*. Paris : PUF.
- Gregory-Guider, C.C. (2005). The "Sixth Emigrant" : Traveling Places in the Works of W.G. Sebald. *Contemporary Literature*, 46/3, 422-449. DOI : <https://doi.org/10.1353/cli.2005.0034>.
- Lecarme, J. & Lecarme-Tabone, É. (2015). *L'Autobiographie*. Paris : Armand Colin.
- Lejeune, P. (1996). *Le Pacte autobiographique*. Paris : Seuil.
- Lis, J. (1996). *Le Journal d'écrivain en France dans la I^{ère} moitié du XX^e siècle : à la recherche d'un code générique*. Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Meaux de, A. (2015). *L'Ultime Désert. Vie et mort de Michel Vieuchange*. Paris : Phébus.
- Pasquali, A. (1996). Récit de voyage et autobiographie. *Annali d'Italianistica*, 14, 71-88.
- Rey Mimoso-Ruiz, B. (2006). Le voyage au bout de soi : Michel Vieuchange (Smara, 1932). *Horizons Maghrébins – Le droit à la mémoire*, 54, 108-118. DOI : <https://doi.org/10.3406/horma.2006.2344>.
- Rybicka, E. (2020). *Geopoetyka. Przestrzeń i miejsce we współczesnych teoriach i praktykach literackich*. Kraków : Universitas.
- Sokołowicz, M. (2022). Les cartes, les rêves et la réalité. La Smara de Michel Vieuchange. In D. Chłanda, M. Kamecka & M. Zawadzka (dir.), *La Littérature et la carte géographique* (pp. 199-208). Białystok : Wydawnictwo Uniwersytetu w Białymstoku.
- Vieuchange, M. (1990). *Smara. Carnets de route d'un fou du désert*. Paris : Phébus.
- Westphal, B. (2000). Pour une approche géocritique des textes. In B. Westphal (dir.), *La Géocritique mode d'emploi* (pp. 9-40). Limoges : PULIM.